

Les Coptes

Richard Lebeau

Le christianisme arriva de bonne heure en Egypte. Selon la tradition, l'évangéliste Marc prêcha à Alexandrie vers l'an 40. Il convertit, en 45, un cordonnier juif du nom d'Annianus qui souffrit le martyre en 62. Il est impossible de savoir jusqu'où la tradition et l'histoire font bon ménage. Les historiens s'accordent pour dater de l'an 100 les vieux fragments de textes chrétiens retrouvés dans la cité.

La communauté était organisée sous l'autorité d'« un pasteur » ou évêque qui prit bientôt le titre de patriarche et nomma des évêques ailleurs en Egypte. Les centres les plus anciens furent d'abord l'oratoire de saint Marc qui s'élevait près du rivage et fut plus tard agrandi pour devenir une cathédrale.

La religion pharaonique comportait des éléments qui pouvaient paraître similaires à certaines affirmations du message évangélique, telles les célébrations annuelles de la reconstitution par Isis du corps démembré d'Osiris. On accepta, on admit ce Christ, dieu sauveur, qui rappelait un peu Osiris, mais dans la confusion. Certains milieux grecs et romains avaient ainsi adopté la momification. Devenus chrétiens, ils continuent de se faire momifier et gardent la coutume de peindre le monogramme du Christ à côté des signes d'Osiris sur leur sarcophage !

À Alexandrie du 2^e siècle, selon l'expression d'un auteur contemporain, « les religions sont aussi variées que les négoce, les gens à la mode changent de dieu comme ailleurs de médecin ». Les Chrétiens n'y représentent qu'une obscure secte, difficilement repérable si l'on en croit l'empereur Hadrien (†138) : « on y voit, écrit-il, des évêques qui se disent chrétiens rendre un culte à Sérapis. Pas un prêtre, samaritain, juif ou chrétien, qui ne soit mathématicien, haruspice ou alipte (maître d'école). Le patriarche lui-même, quand il vient en Egypte, adore le Christ et Sérapis pour contenter tout le monde ». Étranges chrétiens, parmi lesquels il est difficile d'entrevoir les « vrais », noyés au milieu d'une profusion de gnostiques, de marcionistes, d'encralites, etc, qui tous se revendiquent du Christ.

Heureusement en 190, Pantène, un érudit converti à l'Évangile, fonda le Didascale (école de catéchèse) à Alexandrie. Cette école, vite devenue le plus important centre d'étude du christianisme dans l'Antiquité, enseignait la théologie, les sciences, les mathématiques et les lettres. Les successeurs de Pantène, Clément d'Alexandrie (160-215) et Origène (185-253), un théologien regardé comme l'un des plus influents

apologètes des débuts du christianisme, critiquèrent avec virulence le mouvement gnostique et autres sectes hérétiques.

La religion du Christ vit ses débuts dans la clandestinité : les premières églises se dissimulent dans les maisons. Tant que l'ordre public règne, le pouvoir laisse faire ... jusqu'au règne de Trajan, qui fait du christianisme un délit, du fait de son hostilité au culte impérial. Les persécutions des Chrétiens vont s'étendre de 64 à 313. Mais l'autorité romaine ne s'est pas acharnée contre les disciples du Christ sans relâche. Les moments de tension alternent avec les accalmies. Après le règne de Néron (64), il faut attendre le règne de Septime Sévère, en 202, pour assister au véritable début des persécutions. Mais une des plus terribles épreuves que la jeune église ait eu à subir reste à venir : la persécution systématique décrétée par Dioclétien. En 284, l'évêque historien Eusèbe de Césarée signale, jusque dans les villages les plus reculés de Haute Égypte, des exécutions en masse et des massacres si horribles que les Coptes datent leur chronologie de l'an 284. Ces temps difficiles prennent fin en 313, lorsque par l'édit de Milan Constantin oblige Païens et Chrétiens à vivre ensemble. Cette coexistence tournera vite à la prédominance des derniers, puis à l'interdiction du paganisme en 392 par l'empereur Théodose.

Cette évangélisation des anciens sujets de Pharaon ne prit pas pour modèle les principes de l'Évangile. En 391, les Chrétiens alexandrins entreprennent la purification religieuse de la cité d'Alexandre. Ils brisent la statue de Sérapis, œuvre du célèbre sculpteur athénien du 4^e siècle av JC Bryaxis. Pas encore assouvis, ils incendient son temple, symbole de la ville, le monument le plus imposant de l'Empire après le Capitole. Au même moment, ou presque, à Akhmin, petit village de Haute Égypte, un incident, relaté par le « père abbé » Chenouti dans l'un de ses sermons, éclate à propos d'une statue qui rend des oracles et autour de laquelle les Païens continuent de se rendre. Arrive Chenouti et ses moines, ils renversent l'idole, la mettent en pièces. Des bagarres s'ensuivent ; elles se terminent par le pillage et l'égorgeement des habitants, pour s'être opposés aux moines. Chenouti écrit même : « on n'entendit plus parler d'eux, et leurs ossements, après leur massacre, ont été jetés aux vents. On les a brûlés à cause de leurs insolentes paroles, pour avoir maudit les serviteurs de Dieu et blasphémé le Christ en personne. » C'est ainsi que, bien souvent, les villages égyptiens se convertirent.

Le rayonnement de l'Eglise copte ne mit fin ni aux hérésies, ni aux luttes de factions. Les disputes théologiques qui avaient marqué les débuts du christianisme reprurent de plus belle à partir du 4^e siècle. Les controverses avaient pour centre la tentative de définition de l'Incarnation : si Jésus était à la fois Dieu et homme, possédait-il deux natures ? Dans ce cas, quelles relations entretenaient-elles entre elles ? Les principaux protagonistes dans la querelle étaient alexandrins Arius (père de

l'arianisme) et les monophysites, conduits par Alexandre, évêque d'Alexandrie. Arius soutenait « qu'un temps existait ou Lui n'existait pas », c'est-à-dire que Jésus était d'une nature différente de celle de Dieu. Quant aux monophysites, ils considéraient cette théorie comme une reconnaissance de deux dieux, donc d'un retour au polythéisme. Ils croyaient que Dieu le Père et Jésus son Fils participaient d'une seule et même nature.

La gravité et la confusion du débat obligent Constantin à y intervenir. Afin de définir un dogme officiel, l'empereur réunit en 325, 318 évêques en concile à Nicée. C'est le premier concile, au sens technique du terme, de l'histoire de l'Église. Alexandrie avait envoyé son évêque Alexandre ; son diacre Athanase ; leur antagoniste, Arius. Grâce à son éloquence, ce dernier triompha en 325 au concile de Nicée, car, en bon théologien il savait reconnaître la vérité, et en bon politicien il savait comment la faire appliquer : dans la controverse il a gagné le titre de patriarche et l'aura de docteur de l'Église universellement reconnu et canonisé. Il est à l'origine de l'acceptation de la doctrine de Nicée -qui reconnaissait que le Fils de Dieu est « de même nature » que le Père- comme dogme central de la théologie chrétienne. Pour commémorer son nom à Alexandrie, on a construit à Alexandrie une vaste église, à l'endroit occupée aujourd'hui par la mosquée Attarine. **Arius fut déclaré hérétique et ses livres brûlés.**

Éphémère victoire ! Athanase est déposé par des partisans d'Arius, le christianisme alexandrin voit alors ses églises ravagées par des factions opposées et le célèbre Didascale détruit. Alexandrie entre en guerre de religions. En 451, le concile de Chalcédoine proclame une nouvelle définition du dogme celle de la double nature (divine et humaine) du Christ "convergeant en une seule personne ». L'évêque égyptien refuse cette nouvelle mouture christologique, ils s'en tiennent à celle de Nicée. Aux yeux de Byzance et de Rome ils seront des hérétiques, des monophysites. Le peuple égyptien se solidarise avec ses évêques. La terre des pharaons sort de ce concile monophysite, avec une véritable papauté à sa tête soucieuse de soustraire l'Orient à l'influence du pape et au pouvoir de l'empereur. Rome et Byzance ne viendront à bout de la résistance d'Alexandrie qu'après un massacre et un pillage de la cité.

Le titre de gloire du christianisme égyptien s'inscrit dans le renoncement au monde et dans la fuite au désert. Dans la cohorte innombrable de ceux qui ont préféré le désert à la ville, Antoine (v 235 - v 341) et Pacôme (v 286 - v 346) figurent parmi les premiers et les plus grands chefs spirituels de l'Église, comme fondateurs du monachisme chrétien. L'archéologie a révélé la présence d'une énorme concentration monastique au 4^e siècle dans l'oasis de Kharga, dans le désert occidental, et d'une nécropole, à Bagawat, contenant plus de deux cents chapelles. L'Ouadi Natroun, récemment redevenu un centre monastique, regroupa à

une certaine époque jusqu'à cinquante monastères, abritant plus de cinq cents moines. À l'est de celui-ci, aux Kelia, on trouve plus de sept cent cinquante ermitages abandonnés, datant du 5^{ème} siècle environ.

Lorsque les Arabes conquièrent l'Égypte, en 639, ils entrent dans un pays chrétien. Le calife Omar, successeur de Mahomet à la tête des Croyants, recommande d'abord à ses troupes de "laisser l'Égypte telle qu'elle est", puis il exige ensuite des chrétiens l'impôt spécifique du « dhimmi » (protégé), dû par les sujets vaincus adeptes d'une religion révélée, car « les Coptes ont été conquis par la force des armes et se trouvent placés sur le même rang que les esclaves. » L'islamisation et l'arabisation ne se firent que lentement : il faut attendre le 11^e siècle pour que les Chrétiens ne deviennent qu'une minorité tolérée, celles des « dhimmis ». Là, s'achève l'histoire de l'Égypte copte, et commence celle des « dhimmis ».

La tolérance du « dhimmi » est en droit restrictive : liberté de culte reconnue, mais interdiction de réparer les sanctuaires, récusation de témoignages chrétiens contre des musulmans, surveillance gouvernementale des synodes épiscopaux, charges civiles confiées à de nombreux coptes, mais rarement aux postes supérieurs. « Ces mesures ont provoqué un regard constant sur les Coptes, un regard hiérarchisant. Le plus riche des Coptes n'étant qu'un infidèle aux yeux du plus pauvre des musulmans », analyse Mr Decobert, un orientaliste membre de l'IFAO (Institut Français d'Archéologie Orientale, abrité dans un ancien palais du Caire). Une analyse juste si l'on croit le grand historien musulman médiéval Makrizi lorsqu'il relate une scène qui se déroula en 1012, dans le palais du sultan Hakim au Caire. On y voit une longue suite de notabilités coptes « marchant, nu-tête et nu-pieds, demandant pardon et pleurant, baisant la terre jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au palais. Ils remirent une pétition à un courtisan pour implorer la clémence de Hakim, qui, finalement, leur déclina des lettres de sauvegarde. » Car tel était, ce jour-là, son bon plaisir.

Désormais minoritaires, les Coptes restent tout de même une réalité. De nos jours, le visage copte de l'Égypte n'apparaît que progressivement aux yeux du voyageur. En circulant dans les villes et dans certains villages, il apercevra la croix surmontant deux clochers jumelés. Le dimanche des Rameaux, les palmes portées dans les rues signalent une densité de chrétiens que l'on n'avait pas soupçonnée au premier abord. Pour se distinguer des musulmans, les Chrétiens ont une croix tatouée sous le poignet. Les Coptes se rencontrent dans les villes et dans les villages. Certains quartiers du Caire, comme Choubra, en abritent beaucoup. En Haute Égypte, dans la région de Minieh, Assiout, Louxor et tout le long de la Vallée du Nil, ils sont très nombreux.

Combien sont-ils ? Les statistiques gouvernementales donnent un chiffre voisin de 7% de la population, soit environ trois millions et demi, pour une population de cinquante-trois millions d'âmes. Ce chiffre est un minimum, contesté. « Le Figaro » du 6 avril 1976 titrait un article, lors de la visite d'Anouar el-Sadate au Vatican : « Six millions de chrétiens ». Minoritaires les Coptes ont besoin, de temps en temps, d'affirmer leur présence, car, tout au long de l'année, ils doivent être discrets. Lorsqu'un Chrétien passe à l'islam les musulmans le fêtent, le promènent dans les rues. Le passage en sens contraire est extrêmement rare et très mal accueilli.

Aussi, lorsque les Coptes peuvent proclamer publiquement leur foi, ils le font avec exubérance. Les pèlerinages sont pour eux des occasions uniques de manifester leur différence. Citons seulement ceux de Sitti Damiana, dans le Delta, au nord-ouest de Mansourah, ou encore ceux de qui conduisent à des sanctuaires de la Vierge Marie en plusieurs endroits, notamment à Deir Dronka, près d'Assiout le 22 août, ou au Deir el Moharrak, douze jours avant la fête du 26 juin et bien d'autres. Sacrifices d'animaux, baptêmes, chants, processions, une vie extraordinaire se dégage de ces manifestations hautes en couleurs : les fidèles campent sur place, dorment dans l'église, etc. Vers 1950 encore, les Chrétiens de Mit Gham naviguaient sur le Nil en barques portant des croix lumineuses la nuit, pour se rendre à un pèlerinage voisin, fin août.

La communauté copte a conquis une relative égalité, non sans mal, avec l'entrée de la modernité dans la Vallée du Nil. Le progrès prit d'abord les traits de Bonaparte, qui débarqua en Egypte en 1798. Politique, le général français se prétendit musulman. Le pays des Pharaons valait bien « une chahada » (profession de foi islamique) : « n'est-ce pas nous qui avons détruit ce pape (romain) disant qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans ? » lança-t-il dans une mosquée. Il écrivit, aussi, au cheikh El-Messini ces mots : « j'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai établir un régime uniforme fondé sur les principes de l'Alcoran, qui sont les seuls vrais et qui peuvent seuls faire le bonheur des hommes ». Il déclara même à ses lieutenants : « n'hésitez jamais à donner toujours aux musulmans la préférence sur les Chrétiens. » Opportunité, que ne ferais-tu pas dire ...

Ce n'est qu'au 19^e siècle que les lois égyptiennes ont reconnu aux coptes les mêmes droits et devoirs qu'aux musulmans. Les Chrétiens ne prenaient pas part au gouvernement, ils n'étaient pas membres des conseils provinciaux. Leur éligibilité ne date que de 1866. Sous le Khédivé (vice-roi, pacha) Sa'id, la capitation fut supprimée (1855). Ils furent astreints au service militaire, au même titre que les Musulmans, en 1856. Avec les conceptions modernes de l'Etat, ils ont

alors tous espéré que désormais ils seraient intégrés à part entière. Ils aspirent à l'égalité. Beaucoup d'entre eux s'engagent dans les mouvements nationalistes du début de ce siècle.

Deux faits illustrent cette course à l'intégration. Lorsque les manifestations parcoururent les rues du Caire en 1919, la mosquée d'Al-Azhar servit de lieu de rassemblement aux coptes. Parmi les Chrétiens, Abuna Sergios, prit la parole dans la mosquée. Les Anglais, en représailles, fermèrent Al-Azhar. Il ouvrit les portes de son église aux manifestants, chrétiens et musulmans. Cheikhs et prêtres y prirent la parole, à chacun leur tour. Sept mois après l'arrestation des principaux chefs du Wafd (le parti nationaliste opposé à la présence britannique en Égypte), parmi lesquels figuraient des Coptes, et leur déportation qui suivit, un notable chrétien Wassigny Ghali écrivit, en juillet 1922, un manifeste politique pour la formation d'un nouveau Wafd. Arrêté, il fut condamné à mort par les Anglais avec six autres Egyptiens, puis leur peine commuée en travaux forcés sous la pression internationale. Sur les sept condamnés, quatre étaient coptes.

Le romancier musulman Naguib Mafouz (Prix Nobel de littérature 1988) évoque dans l'un de ses romans la position des Coptes dans la lutte pour l'indépendance. Il fait dire, 1938, à un Chrétien, ami de son héros Kamal, pourquoi les coptes adhèrent au Wafd : « C'est le parti du nationalisme, qui veut faire de l'Égypte une patrie libre pour les Egyptiens, sans différence de race et de religion ». À l'imitation des intellectuels chrétiens syriens, les jeunes coptes jouent un rôle dans le Wafd. Cette participation liquidait plusieurs siècles de subordination et le complexe de la protection accordée au « dhimmi ». Suprême récompense, et reconnaissance, pour les Coptes : en 1908, le premier ministre égyptien est copte, il n'est autre que le grand-père du futur secrétaire-général de l'ONU. Hélas assassiné deux ans plus tard sous les balles d'un musulman fanatique.

Les Britanniques quittent l'Égypte en 1944. Depuis cette date, le nationalisme a réalisé la plupart de ses objectifs. Mais ces succès mirent à l'ordre du jour le problème des minorités : les militants devenus hommes d'État, les combattants de l'indépendance retrouvèrent les réflexes du groupe religieux. « Depuis Nasser, les Coptes ont dû se contenter de deux ministres nommés à des postes généralement subalternes, d'un ou deux gouverneurs sur les vingt-six que possède l'Égypte et d'une dizaine de députés nommés au Parlement (sur 458) alors qu'ils sont les égaux des Musulmans selon la Constitution" constate A Bucciati. Aujourd'hui la nouvelle vigueur de l'islam, son prosélytisme et ses velléités d'unification législative (volonté d'appliquer à tous le droit islamique) sont ressentis par les Coptes comme une menace injuste. La réaction des Coptes s'exprime par l'approfondissement de leur foi :

participation liturgique intense, multiplication par dix du nombre des vocations dans les monastères.

Ainsi au Ouadi Natroun, le monastère de Saint Bichoï. Une petite porte, cintrée, s'ouvre sur le Paradis, quittant la fournaise désertique, on y trouve la fraîcheur, des oiseaux et des arbres. Une oasis monastique. Le désert est redevenu le domaine des « hommes ivres de Dieu ». Des moines barbus, en robe de bure noire, y mènent un combat perpétuel contre les sables. Il abrite, maintenant, une bonne centaine de moines, alors qu'on en comptait tout juste six, il y a vingt ans. Les temps anciens ne sont plus qu'un pieux souvenir. À côté des inévitables icônes, on peut déambuler dans une imprimerie ultramoderne, parmi des viviers artificiels, contempler des poules en batteries avec trieuses automatiques, en plein désert. « C'est le rôle du moine, dit l'un d'entre eux, ancien ingénieur, de prouver que l'on peut prier en faisant toutes les occupations de l'homme du 20^e siècle ».

Mais la reconquête de ces identités concurrentes implique l'affirmation des droits communautaires : il faut aménager la coexistence, obtenir l'égalité, et d'abord une participation raisonnable aux charges du pouvoir.

Un grand pas a été fait lorsque Anouar el-Sadate nomma un officier copte à la tête de la II^e armée, en 1973. Mais les marques de la supériorité islamique ne sont pas encore effacées. Par exemple : le statut matrimonial contraint le mari chrétien d'une femme musulmane à se convertir, et l'épouse chrétienne d'un musulman à élever ses rejetons comme de bons disciples du Prophète.

La coexistence reste encore difficile, car « les Coptes sont devenus la cible des islamistes extrémistes depuis les années 70» explique A Bucciante, correspondant du « Monde », un bon connaisseur de l'Égypte moderne. La coexistence reste encore difficile. Les événements de 1981 en témoignent. À Zaouiya al-Hamra, une querelle de voisinage a fait une centaine de victimes, principalement coptes : leur projet était d'édifier une église ... Et plus récemment encore, le 25 septembre 1991, une centaine d'intégristes musulmans ont attaqué des Coptes et brûlé deux églises à Embaba, l'un des quartiers populaires du Caire. Aujourd'hui, les coptes gardent un attachement viscéral à la terre de leurs ancêtres. Leur fidélité religieuse est également remarquable. Dignes descendants des « plus religieux d'entre les hommes » (Hérodote, Histoires II, 32), ils puisent dans cet équilibre leur fidélité à leur foi et à leur pays.

Histoire d'un mot :

Les Grecs, au 8^e siècle av JC, pour désigner les habitants de la vallée du Nil se servirent du nom prestigieux du temple de Memphis, dédié au

dieu Ptah (Het-Ka-Ptah = temple du ka de Ptah), d'où ils tirèrent Aiguptoi = Egyptiens. Les Romains, derniers occupants, transformèrent Aiguptoio en Aegyptii.

La désignation des Egyptiens resta sans changement jusqu'à la conquête arabe (641). Les textes administratifs, élaborés par les conquérants, en arabe, ont logiquement distingué ces derniers et les autochtones, les Egyptiens. L'arabe n'écrit pas les voyelles, ne fait commencer une syllabe que par une consonne et ne connaît pas le p ; Aiguptoï allait devenir QBT, QBT = les Coptes.

Ce mot, à la même époque, subissait un changement de signification. Les Arabes, musulmans, l'employèrent pour désigner non plus les Egyptiens, mais les Chrétiens d'Égypte. D'un sens ethnique, il prenait un sens religieux. Enfin, en Occident, aux 16^e - 17^e siècles, le mot copthe devenait copte.